

Jacqueline Henry

Humour, culture, traduction

Deuxième du genre après celle de l'année dernière sur le thème « Traduire l'humour »*, cette journée d'étude a réuni, le 6 avril 1998 à l'université Lille III, les mêmes participants, ce qui témoigne du climat sympathique, ouvert et sans prétention qui y règne. Le public rassemble des enseignants-chercheurs, des doctorants, mais aussi en majeure partie des étudiants de l'UFR d'anglais ou de la formation à la traduction audiovisuelle.

C'est Fabrice Antoine, organisateur de la journée, par ailleurs très intéressé par la terminographie (il collabore au *Harrap's*), qui a ouvert le bal avec une intervention intitulée « L'allusion culturelle dans le dictionnaire bilingue ». Le trait qu'il qualifie de « lexiculturel » est un élément qui contribue à la définition de la surface conceptuelle d'un mot. Or s'il s'agit d'une valeur ajoutée au mot, elle est souvent non dite et lorsqu'elle n'est pas repérée en traduction, il manque nécessairement quelque chose qui fait rayonner le mot. Dans tout texte, à travers des échos, allusions, citations ou associations, il y a une charge lexiculturelle. Parmi les exemples mentionnés qui peuvent poser des problèmes en traduction, citons pêle-mêle : « a bottle of Perrier » (aux États-Unis), « la C.G.T. grecque », « le Tony Blair français », les plus classiques « Quai Conti », « Place Beauvau » ; le domaine culinaire se retrouve aussi dans le lexiculturel : un steak-frites, une dinde aux marrons, ou encore le « spam », « a hero sandwich », sans parler du lexique du sport (base-ball, cricket, golf ou sport hippique) qui se prête bien souvent à des métaphores qu'il faut savoir décrypter.

(*) Cf. William Desmond, « Traduire l'humour », *TransLittérature*, n° 13, été 1997.

La question qui se pose alors est la suivante : dans ce cas, le dictionnaire bilingue nous aide-t-il ? Le plus souvent, il donne une « traduction » isolée d'un mot, et, parfois, il l'insère dans une chaîne de mots. Il arrive aussi, maintenant, dans certains dictionnaires, que figure un marqueur « culture », alors suivi soit d'un emprunt (le terme est maintenu dans sa langue d'origine) soit d'une glose. En effet, le rôle du dictionnaire bilingue n'est ni de définir, ni de donner des explications encyclopédiques. Des nouveautés ont cependant été introduites depuis le *Robert & Collins* 1978 avec, notamment, des notules lexiculturelles dans le *Grand Larousse bilingue*. Pour sa part, le *Hachette/Oxford* cherche à intégrer du « paralexical » dans le corps même des articles en y incluant des informations grammaticales. On peut noter, en général, en analysant dans plusieurs dictionnaires bilingues les articles relatifs à des termes comme « Jacket potato », « spam », « C.G.T. » ou encore « Kleenex », que le lexiculturel est mal représenté. Il y manque des indications sur la fréquence d'utilisation de ces termes, sur leur registre social ou politique, sur leur rapport avec des expressions équivalentes comme « mouchoir en papier » dans le dernier cas cité. Bref, les lexicographes ont encore du pain sur la planche pour que les dictionnaires n'en restent pas à la dénotation et entrent dans la connotation.

Deuxième intervenant de la journée, William Desmond se posait d'emblée comme le « fauteur de fête », c'est-à-dire comme le non-théoricien qui allait simplement offrir la lumière de sa pratique – et son humour – au public et aux autres orateurs. Il nous a parlé de « Dérives sémantiques, courants lexicaux, marées néologiques : feux, balises et amers », avouant d'emblée s'être laissé séduire par la métaphore du traducteur-passeur. Le traducteur est à la fois pilote et vaisseau, il prend sur une rive pour aller déposer sur l'autre des marchandises qui, si possible, doivent être encore en bon état. Mais une métamorphose se produit en cours de route. Et si un capitaine de vaisseau dispose d'instruments qui lui viennent en aide, le traducteur, lui, doit s'en remettre à lui-même pour prendre certaines décisions. Il doit prendre en compte le courant, c'est-à-dire l'évolution perpétuelle de la langue, la marée, c'est-à-dire les néologismes, dont il faut souvent se méfier, et faire naître dans l'esprit du lecteur tout ce qui n'est pas explicitement dans le texte. Pour illustrer sa métaphore, il nous a posé quelques colles extraites de traductions réalisées ou en cours. Et surtout, il a conseillé aux futurs traducteurs présents dans la salle de ne pas hésiter à s'amuser en traduisant lorsque l'original lui-même s'amuse.

Pour Françoise Vreck, enseignante à Lille III et passionnée par le problème de la traduction des jeux de mots, les mentalités évoluent peu dans

ce domaine. Son intervention était intitulée « Fidélité en humour » et son propos était en fait de s'interroger sur l'écart admissible en matière de traduction de jeux de mots ou de blagues. Selon elle, le calque détourne, l'efficacité du jeu de mots n'étant alors plus la même dans les deux langues. Lorsqu'un jeu de mots porte sur un terme polysémique, il faut s'efforcer de recréer un jeu de mots qui conserve un des sèmes premiers et entre en résonance avec un autre sème dans la langue cible. Ainsi, « You shall find me a grave man », pourrait être rendu par « Vous verrez quelle froideur sera la mienne ». Pour ce qui est du procédé employé, elle admet qu'il peut changer lors du passage d'une langue à l'autre. Ainsi, « This is called the West Lothian question because Labour loathe it », jeu de mots paronymique (c-à-d. sur la proximité des sons entre *Lothian* et *loathe it*), pourrait devenir : « On parle de la question écossaise, parce que les Travaillistes craignent de prendre une douche », qui joue sur le sens et le cognitif.

Ce fut ensuite à mon tour de m'exprimer. J'avais intitulé mon intervention « Shakespeare or not Shakespeare. Du traitement de deux allusions culturelles en traduction », car il s'agissait d'analyser deux cas d'allusion au théâtre de Shakespeare dans des textes traduits. Le premier se situait dans un petit ouvrage autobiographique d'une prosatrice américaine contemporaine, M.F.K. Fisher, et le second dans un roman d'un auteur lui aussi américain, Gene Wolfe. Le problème de l'allusion – à un roman, une pièce de théâtre, un discours, une chanson, la Bible, un proverbe, etc. – est double : il convient tout d'abord de la repérer, puisque contrairement à la citation, l'allusion ne comporte pas de marque visible (guillemets, nom de l'auteur) et ensuite, après s'être interrogé sur sa fonction dans le texte, de la rendre en traduction. Les solutions sont alors diverses et, comme toujours, c'est au traducteur, avec sa compréhension du texte et sa sensibilité, de choisir : traduction littérale, dont l'efficacité sur le lecteur cible est bien entendu à mesurer, explicitation, avec introduction dans le texte traduit d'un indice lui permettant au minimum de se rendre compte que le texte présente, à ce point là, une particularité, remplacement par une allusion jugée équivalente dans la langue/culture de traduction, traduction « normale » de l'original avec ajout d'une note du traducteur indiquant la présence d'une allusion dans l'original, recours à un autre procédé stylistique que l'allusion fourni par le « macrotexte ».

Ces deux dernières solutions sont celles qui ont été adoptées dans les textes dont j'ai plus précisément parlé. Dans celui de M.F.K. Fisher, on trouve à la quatrième ligne de l'ouvrage, « *If he [an oyster] should survive the arrows of his own outrageous fortune...* », qui a été rendu par « et si elle

échappe aux traits que lui décoche sa propre outrageuse fortune... » assorti de la NdT suivante : « On aura reconnu le troisième vers du célèbre monologue de *Hamlet*, Acte III, scène 1 ». Je m'incline devant l'habileté rédactionnelle de cette note, mais déplore la présence d'une note du traducteur dès la première page du livre, qui contient par ailleurs déjà un certain nombre de notes d'auteur. Dans le second cas, celui du roman de G. Wolfe, il s'agit d'une vieille dame, Mme Baker, interrogée par un détective à propos de la disparition d'un voisin. Elle déclare : « *There was a car in front of the house when I got to the door, and when they left I heard a startup. I saw the lights in my curtain too, now that I come to think. What light through yonder window breaks, as they say, though naturally, they did not really break it.* » Ici, l'emprunt est fait à *Roméo et Juliette* (II, 2), et comme les traductions existantes de la pièce n'offraient aucune solution me paraissant satisfaisante (elles n'étaient pas assez marquées stylistiquement pour attirer l'attention du lecteur francophone), j'ai exploité la grande particularité du langage de Mme Baker, à savoir sa propension à faire des lapsus, à déformer les mots ou expressions. Dans le texte français, elle dit donc : « ... Maintenant que j'y pense, j'ai été effarée. Je veux dire par là que j'ai vu des lumières à travers les rideaux. » Et c'est la connaissance du macrotexte, autrement dit, de l'ensemble de l'œuvre, qui m'a permis de faire un tel choix.

C'est Mary Wood qui clôtura la journée avec une communication intitulée « De Goldsmith à Pym : comment parler de l'Église d'Angleterre ? » Son propos était de mettre en évidence les problèmes de traduction que soulève le lexique religieux, à partir notamment de *The Vicar of Wakefield* (1766), plusieurs fois traduit, et de trois œuvres de Barbara Pym (de 1953, 1980 et 1985) traduites en français. Que faire d'un *vicar* qui n'est pas un *vicaire* et d'un *curate* qui n'est pas non plus un *curé* ? Convient-il de parler de *ministre*, au risque parfois de méprise entre ministre religieux et ministre public ? Ou encore de *pasteur* ? Cette intervention a fort bien illustré les difficultés que pose, en traduction, l'existence de systèmes « culturels » (ici, religieux) différents et souvent en apparence proches. Entre l'Église anglicane, avec sa High et sa Low Church qui ont chacune leur vocabulaire, et l'Église catholique de France, la traduction est un véritable enfer, ainsi que nous l'a montré Mary Wood en dénonçant, exemples en main, de nombreux contresens dans les textes publiés en français, contresens dûs à un manque de connaissance de la lexiculture anglicane.

La journée fut variée, les discussions spontanées et enrichissantes. Avis aux amateurs pour la troisième édition l'année prochaine !